

Sevgili Zarife

Les funérailles du temps dont tu parles dans tes poésies, seraient celles de l'enfance ? Une enfance dont nous nous rapprochons et éloignons sans cesse, sous une forme ou une autre, et qui se perd dans la foule des regrets éternels. Toi, tu le sais, le temps est mort chaque fois que nous avons refermé le coffre des jouets graves, des jouets brûlants, des jouets vivants. Et, aux adultes incurables, on dira seulement : les jouets, l'enfance, le temps, ce n'est pas ce que vous croyez. Vous. Ce *vous* enfermant dans ses mailles serrées les éternels vainqueurs du temps. Dont ni toi, ni moi, ne serons jamais. Rappelle-toi, on ne se connaît pas, ou peu, pourtant nous avons joué ensemble dans la cour. D'école ou d'immeuble ? Entre des ruines ou des murs griffés de souvenirs. Une cour, une simple cour, passant du gel au soleil, des ombres vives aux ombres pâles. Nous avons joué de ces ombres dans les encres de tes yeux, de tes cheveux, dans les encres jetées sur les cartes des îles. Continents minuscules et animalesques, tracés ici ou là sur un coin de nappe de papier, sur un cahier dont les spirales se déroulent pour mieux piquer nos curiosités.

Nous échangeons des images. Incendies, émeutes, cortèges divers, épousailles et funérailles,

les cartes postales de l'enfance en quelque sorte, tout ce que le temps fabrique à notre insu et que nous accompagnerons plus tard, après sa mort. D'une image, il est resté un creux de mémoire, de ceux où les pensées surnagent. Sur la photo, dans une chambre sans appareil, couchée sur un lit aux montants de cuivre, une femme lit, elle est vêtue d'une robe de velours, près d'elle un cerf et un chien sont étendus. Nous nous sommes un peu chamaillées pour savoir qui garderait cette photo. Comme je suis l'aînée, j'ai cédé et je te l'ai donnée. Le cerf est revenu habillé de mots. Tes mots. Et tes mots sont comme ces images d'enfance, graves et précieux. Ils indiquent des lieux et des directions perdus à l'intérieur de nos corps. Confondus avec ou mêlés dans les lieux tangibles. On touche le mot avec un doigt, on en sent les aspérités, les veinures. On boit les mots dans le creux de nos mains, pourtant ce sont des mains intérieures encore et nos lèvres sont rentrées en elles-mêmes, repliées sur nos voix. Tout se passe derrière les persiennes closes de nos yeux. Et là, couchés, les mots se lisent eux-mêmes.

On se frappe le front : « souviens-toi ! ». Ici il y avait une rue avec ces mêmes ombres et cette lumière, rien de bien extraordinaire ! L'extraordinaire était ailleurs, on le voyait à l'œil dénudé. Il fallait d'abord passer les épreuves des larmes et du sel. Laver les dépouilles des temps perdus, laver les pavés disjoints des vieilles cours. Après, c'était si

simple de suivre les ruelles, de traverser les places, de voir saigner la ville, de recueillir les paroles des chats, de jouer au tric-trac avec les biches et de nager entre les cornes de l'eau.

Dans chaque ville, une réserve de lignes attend, bien à l'abri du temps et des regards. Ce sont les lignes des rues et des maisons, les lignes des foules et des places vues d'une autre planète. Il y a aussi les lignes attendant d'être écrites, elles sont encore toutes fines, sans aucun relief ni courbe, et elles sont chargées de matières incongrues. C'est fait exprès bien sûr, afin de semer le doute dans l'esprit des poétesses. Mais toi, tu ne t'y es pas laissée prendre. Tu les as saisies ces lignes et tu leur as donné vie, et en faisant cela tu as défié la mort du temps. De ces incongruités, tu as construit un palais tour à tour de glace et de feu et de rêves animaux. Je m'y suis glissée, gelée et brûlée, morte plusieurs fois selon les sentences et comme tu le dis au début de ce retour à la surface : tu es, nous sommes, poussière et cendre. Immobilisées dans une attente, mais auxquelles un mot : *yürek*, cœur ou courage, donne un battement, un frémissement et, entre les intervalles, le temps que nous avons vu mettre en terre recommence ses pulsations...

Dostlukla

Avec toute mon amitié

Patricia